

DIAMIL

Moustapha Ciss

Trente mille volts de rêve



Nouvelles

DIASPORAS



NOIRES

Collection

Instants

Éditions DIASPORAS NOIRES

www.diasporas-noires.com

© Moustapha Ciss Diamil 2012

Date de publication numérique : 31 janvier 2012

Cette version numérique n'est pas autorisée pour l'impression

Mentions légales

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par le Code de la propriété intellectuelle.

L'éditeur accorde à l'acquéreur de ce livre numérique une licence d'utilisation sur ses propres ordinateurs et équipements mobiles jusqu'à un maximum de trois (3) appareils.

Toute cession à un tiers d'une copie de ce fichier, à titre onéreux ou gratuit, toute reproduction intégrale de ce texte, ou toute copie partielle sauf pour usage personnel, par quelque procédé que ce soit, sont interdites, et constituent une contrefaçon, passible des sanctions prévues par les lois de la propriété intellectuelle. L'utilisation d'une copie non autorisée altère la qualité de lecture de l'œuvre.

ISBN : 979-10-91999-14-4

DIAMIL
Moustapha Ciss

Trente mille volts de rêve

Nouvelles

Je dédie ce livre à mes parents, tous deux illettrés, mais qui ont compris la nécessité de m'envoyer à l'école française. Si j'ai pu écrire quelque chose dans ma vie, c'est à eux que je le dois.

Le grain de sable

Il y a dans la vie, ceux pour qui la vie est un fardeau, et ceux qui sont un fardeau pour la vie.

Mais toujours est-il que quand on accepte son destin, ce fardeau en devient plus léger.

Le destin est l'ensemble des événements qui composent la vie d'un être, selon le « Robert », mais certains l'ont plus tragique que d'autres ; c'est le cas de ceux qui sont handicapés à vie et se doivent de vivre le restant de leurs jours avec leur sort.

Modibo et Bakary sont dans le même cas puisque tous les deux sont atteints de cécité depuis leur naissance sur les rives du fleuve Joliba. Et comme dit l'adage, ceux qui se ressemblent s'assemblent.

Et quand ils ont eu vent que le sénégalais est le peuple le plus enclin à donner l'aumône, parmi tous ceux de la sous-région, ils ont rallié Dakar dès leur plus tendre enfance par le biais du train express Dakar-Bamako. Dans la psychologie du sénégalais, l'aumône donnée avant d'aller au travail, est gage d'une bonne journée. Et s'y ajoutent les diverses recommandations des marabouts et autres charlatans qui prescrivent à leurs clients des aumônes aussi diverses que variées. Modibo et Bakary connaissent toutes les rues de la capitale sénégalaise, aussi bien qu'ils maîtrisent la langue de Kocc Barma.

Tous les matins, ils se rendent aux feux rouges du croisement de l'avenue Malick Sy et de celle de Blaise Diagne pour gagner leur journée. Deux des plus grandes avenues de la presqu'île de Dakar.

La première prenait sa source au môle dix du quai de pêche pour se nicher quatre kilomètres plus loin dans l'océan atlantique, en traversant la porte du 3^e millénaire : l'un des édifices érigés par Me Wade pour symboliser l'entrée vers le futur et qui porte la

signature de l'architecte Pierre Goudiaby Atépa. Pas étonnant que les jeunes sénégalais prennent les pirogues pour rallier l'Europe, si la porte du 3^e millénaire, symbole du futur, donne directement sur la mer.

La deuxième avenue traverse de long en large tout le quartier de la Médina, périphérique du centre-ville. L'avenue Blaise Diagne commence à l'hôpital Abass Ndao jusqu'au marché Sandaga qui représente le cœur du centre-ville. Mais au-delà de leur importance stratégique-géographique, ces deux avenues portent les noms d'illustres personnalités, qui à elles seules, symbolisent le passé aussi bien religieux que politique du Sénégal : le spirituel et le temporel.

Le nom de la première fut le guide religieux du Tidjanisme, la plus grande confrérie du Sénégal et celui de la deuxième, le premier député sénégalais à l'Assemblée nationale française du temps de l'AOF (Afrique-Occidentale Française).

A ce croisement, commençaient les premières sensations du centre-ville. Sous les grandes bâtisses, pullulaient fast-foods, magasins, ateliers et autres boutiques qui bordaient le trottoir. Il n'y a pas de doute que ce croisement représente l'épicentre du trafic routier du centre-ville. La circulation y est rarement fluide et aux heures de pointe, il est le théâtre d'interminables bouchons.

Modibo et Bakary traversèrent la chaussée à queue leu leu pour se mettre de l'autre côté de la route, dans le sens Médina centre ville. A cette heure de la journée, le trafic y est beaucoup plus dense.

Dans les premiers mois de leur arrivée à Dakar, ils se faisaient toujours aider par les passants pour traverser, mais depuis, ils se sont familiarisés avec les bruits de la ville et ont pris des repères, développant de tels automatismes, qu'ils pouvaient mesurer la distance les séparant d'une voiture par une infime perception sonore. Complices de tous les jours et de tous les instants, depuis plus de vingt ans qu'ils étaient ensemble, jamais ils ne se sont disputés pour le moindre sou. Mais ce jour-là, il

était dit que le puissant Satan aurait raison de leur pacifisme et de leur entente presque parfaite.

Le feu était au rouge et le bus freina devant eux avec un crissement de pneus, un instant plus tard, Modibo et Bakari entendirent en même temps, une voix qui provenait du bus, disant :

- am lén Yalla diox lén (prenez cette aumône par la grâce de Dieu) et faites attention qu'on ne vous trompe, c'est dix mille francs pour vous deux.
- dieuredieuf, yalnala Yalla féye (merci, et que Dieu veille sur vous) : dirent les deux frères en synchro.

Et sur ce, le feu vira au vert et le bus s'éloigna. Chacun des deux aveugles se disait que l'argent était avec l'autre. Mais en réalité, aucun des deux n'avait les dix mille francs, en fait la voix qui venait du bus était celle de Satan qui ne leur avait rien donné mais, voulait simplement les mettre en mal. Ils s'interpellèrent sur les dix mille francs et chacun nia les avoir reçus, mais personne ne voulait

croire son prochain, se disant que l'autre avait l'argent et voulait le berner. Il s'en suivit une violente dispute dont sortirent des mots venants tout droit de leur Mali natal. Et comme disait l'autre : quand on s'énerve, c'est toujours la langue maternelle qui prend le dessus. On entendit des : « niyé babanayé », des « gnamokodé », des « bidioufara », etc., qui se termina par une bagarre d'une rare violence, étant donné que les aveugles sont toujours armés et que du fait qu'ils ne voient pas leur adversaire, ils frappent dans tous les sens tels des forcenés. Et de ce fait, il est très difficile de les séparer car les gens évitaient de se faire descendre par des « bâtons perdus ». Mais plus grave, un long poignard sortit de nulle part et une voix féminine très forte cria :

- wouy sama ndéye paaka, paaka la yorr
(attention ! il a un poignard)

Et soudain comme tétanisés, les deux aveugles se figèrent, oreilles aux aguets. Et pendant trente secondes, ce fut le silence total, et chacun de son côté commença à reculer, se disant que l'autre avait

le poignard. En un clin d'œil, une distance de cent mètres se fit entre eux et chacun disparut dans une ruelle en poussant un gros ouf de soulagement, se disant qu'il l'avait échappé belle.

- C'est ainsi que se termina la bagarre des aveugles qui avait commencé par un leurre et se termina... par un leurre.
- Comme quoi, un grain de sable peut enrayer une machine bien huilée.